

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue Brochant

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.



Costume en tissu de laine gris lin uni et à lignes ombrées (devant et dos).

De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

Costume en tissu de laine gris lin uni et à lignes ombrées. — Jupe ronde en taffetas garnie d'un plissé en étoffe à rayures mises horizontalement; le tablier a les rayures verticales, ainsi que l'ornement de la polonaise; celle-ci est en lainage uni et s'ouvre sur le

tablier. Une draperie plate sur la partie supérieure s'agrafe sur la basque du dos, sous un nœud en tissu de laine, sous lequel se drape aussi le haut d'un panneau en tissu rayé; les lés de derrière relevés en plis étagés. Cette polonaise est indépendante de la jupe.

M O D E S

Les matinées enfantines, les goûters et les guignols priés, nous ont montré les costumes habillés des petits mondains qui sont tout aussi contents de s'amuser que leurs aînés.

Nous avons précédemment détaillé les toilettes et parlé des façons qui nous semblent aujourd'hui n'avoir subi aucune modification. La forme vague, dite anglaise ou américaine, est si commode, si gracieuse qu'elle nous paraît ne devoir jamais varier; mais sur cette forme se greffent des garnitures variées qui en changent l'aspect. Les plissés, les draperies, les plastrons froncés ou plissés, les pièces lacées, les doubles jupes tailladées, posées sur un haut volant à plis creux, en modifient la tournure sans en changer le fond.

Pour les enfants de deux à quatre ans, la forme *Polichinelle* est tout à fait gentille; vague et un peu large, elle se serre à mi-jambe par un froncé et se termine par un plissé. Une pièce à l'encolure, où le haut de la robe est monté par des fronces, afin de bouffer un peu à la poitrine et au dos. Cette forme se fait beaucoup en piqué reps, avec le volant, la pièce et le parement de la manche brodés de soutache bleue, blanche ou rouge; et aussi en cachemire, garnie d'une petite dentelle au crochet en fil de couleur. Le fil de couleur, très bon teint, est une nouveauté que le succès des broderies russes met fort en vogue. La lingerie se couvre de cette broderie en coton de plusieurs couleurs; il semblerait que l'on veut se dédommager sur elle de l'uniformité que la mode inflige aux costumes et aux robes. Donc on *crochète* beaucoup en fil de couleur, pour les enfants; ces petites dentelles roses, rouges, bleu clair ou foncé sont excessivement jolies et nous dirons même que les jeunes filles et les jeunes femmes feront bien d'en garnir leur lingerie courante: camisole, chemise de nuit, pantalon et jupon de percale pour costume de ville. Elle fait très bien aux grands cols et aux manchettes des fillettes, et mieux encore aux volants de leur robe. Ce fil coûte 75 cent. la pelote de 150 grammes et se trouve chez mademoiselle Lecker de même que la robe Polichinelle.

Les étoffes à la mode pour vos fillettes, Mesdames, sont les écossais et les lignes, mais des écossais aux nuances éteintes et à petits carreaux, les rayures vous sont réservées. Nous avons vu un écossais vert-myrrte à petits carreaux coupés, mais, rouges, blancs, du meilleur goût; si vous y mêlez soit du cachemire léger, soit du surah gros vert, vous aurez une robe élégante et simple tout à la fois, d'un porté facile et qui habillera parfaitement.

Les bas sont toujours assortis au fond de l'étoffe. Un autre écossais bleu marine, un autre marron font également bien. Cette disposition convient parfaitement aux enfants, à la condition de la tenir dans des

proportions moyennes, trop grande elle nuirait à la taille, à moins qu'elle ne soit employée pour une polonaise ou pour une garniture de biais.

La Polonaise pour les fillettes de 12 à 15 ans est charmante, et parmi les nombreuses manières de la draper en voici une qui sied bien à cet âge. Le devant très long est boutonné assez bas sous la taille, avec des pattes cousues au bord du devant et qui s'attachent de côté; le bas est relevé d'une suite de plis creux remontants et plats, maintenus à l'envers par des rubans posés verticalement; ces plis s'arrêtent en arrière, et des caoutchoucs, cachés par le drapé assez court des lés de derrière, relient les côtés et les font plaquer; la manche a des pattes qui partent de la couture extérieure et se fixent dessus. Avec cette polonaise courte et très peu tombante derrière, une jupe garnie d'un très haut plissé à plis creux, avec frisant au bord; le plissé doit monter jusque sous la polonaise.

Les grands cols se croisant devant apportent une petite nouveauté dans la forme de ce genre de lingerie, et les fillettes n'en portent pas d'autres. La manchette assortie n'est pas absolument de rigueur pour l'usage journalier, les enfants étant peu soigneux de leur naturel; on la remplace par un plissé de mousseline qui est moins susceptible de se salir.

Pour les premières communiantes, nous avons vu chez madame Duret, 36, rue Tronchet, des mouchoirs excessivement jolis, brodés aux coins des symboles de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, le quatrième est réservé aux initiales, fleuries comme les symboles; un haut ourlet à jour, une très belle batiste, une broderie délicate et on ne peut mieux faite, expliquent le succès qu'ils ont. Le prix semblera peut-être un peu élevé 24 fr., mais madame Duret en fait depuis 7 fr. 50 en très jolie batiste, ourlet à jour, et un seul symbole que l'on choisit. Les mouchoirs pour hommes sont toujours en belle batiste fil de main, à ourlet piqué pour la matinée et à ourlet à jour pour le soir; les premiers se chiffrent d'initiales japonaises, une fantaisie originale, les seconds d'initiales Renaissance. Ceux pour dames sont de petite dimension et, pour la toilette de visite, se festonnent au contour, le nom s'y brode en entier de lettres anglaises enlacées; chaque mouchoir de la douzaine doit avoir un feston différent. L'ourlet à jour, pour le rendre plus élégant, quand il est fait de belle batiste, se brode en jonc au plumetis ou d'un jeté de fleurettes, ou d'attributs, ou d'une grecque, ou du nom tournant sur l'angle. Ces élégances n'empêchent pas de trouver à la Compagnie Irlandaise des mouchoirs très simples pour trousseau de collégien ou de pensionnaire.

CORALIE L.



Falconer imp. Paris.

4304

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Arrouet. 2.

Coiffures de M^{me} Hubler. 3 Cr. de Clichy. Giffes en Foulards de la

Comp^{te} des Indes. 34 B. Hausmann - Corsets & Tournures de M^{me} Emma Guille, Avenue de l'Opéra.

Machines à coudre & à plisser Breveté S. G. D. G. de H. Vigneron, 11 B. Sébastopol.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (page 111).

Visite en vigogne gris acier. — Forme cintrée au dos, demi-ajustée devant. Cette visite se compose d'une première jupe plissée au dos, qui ne fait qu'un avec le devant, et du dos-visite également plissé au milieu, qui forme une manche arrondie, réunie au devant par la couture de l'épaule et celle de l'intérieur du bras. Au col montant, bande en grosse peluche loutre; bande assortie sur la couture intérieure, arrêtée au bas par une belle plaque de passementerie perlée avec gland très fourni.

Costume en cachemire d'Ecosse gris feutre et damassé

bleu. — Jupe plissée verticalement de larges plis creux; dans le bas trois petits plissés. Tunique drapée sur la partie supérieure, et s'enfuyant diagonalement; au bord une bande de damassé; derrière, un poulf fourni par deux demi-lés rapportés, noués très serrés et se terminant en pointefichu. Corsage à basque dessinant une pointe carrée et plissée de plis creux, derrière; un ornement en damassé suit le contour de la couture du dessous du bras à la pointe du devant, où s'arrête un plastron froncé à partir de la poitrine; revers en damassé cernant la partie non froncée qui fait ganse.



Visite en vigogne, pardessus de demi-saison.
De mademoiselle Vidal.



Costume en cachemire d'Ecosse et damassé.
De madame Hubler.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4304

Costume pour fillette de 14 ans, en voile rose saumon. — Tablier bouillonné, coupé transversalement par douze plissés disposés en quatre séries. Tunique-princesse à plastron cerné de fins plissés accusant un col à l'encolure du dos; elle est relevée en panier sur le côté, et tombe derrière, en pouffs étagés, mêlés de longues coques en ruban de satin. Nœud en satin au bas du plastron, et pour maintenir les plis du panier. Manche en gaze serrée en deux bouillons par un bracelet en satin. Bottes en chevreau blanc. Gants de Suède.

Costume en cachemire des Indes et satin merveilleux prune. — Jupe ronde, garnie d'un plissé surmonté d'un ruché en satin, monté à tête aux deux bords. Sur le tablier sont rapportés des plis creux en cachemire, pincés au milieu par un nœud de satin, et la partie supérieure est couverte d'une draperie découpée à son bord inférieur en dents profondes, lesquelles se détachent sur une draperie plissée en satin. La tunique princesse, dont la basque, devant, se perd sous la draperie du tablier, a les lés de derrière non réunis, l'un se relève en une coque, et l'autre forme une seconde

coque avec pan maintenu par une traverse à vingt centimètres sous la taille. Encolure montante garnie d'un plissé et d'un col en satin. Bottes en chevreau brillant.

Costume en swra hanneton et bleu pâle. — Jupe en swra bleu, plissée verticalement; une tunique en swra hanneton est drapée, ouverte sur le côté et pincée en deux étages par des agrafes en broderie de perles modorées, découpées; le plissé de la jupe apparaît comme un crevé entre

les deux draperies formées par la tunique. Derrière, un poul très accentué et de longs pans noués. Corsage à basque perdue dans la tunique; un plastron bleu froncé à l'encolure et à la taille; à la poitrine, deux rangs de fronces qui forment tête à un petit volant pris sur la hauteur du plastron en repliant l'étoffe. Une broderie de perles de chaque côté et à la manche, qui est garnie d'une draperie bleue. Bottes en satin. Gants de Suède.

CAUSERIE

Dans une éloquente conférence dont nous avons récemment rendu compte, M. Legouvé avait bien raison de dire que, s'il est un nom au monde qui entraîne le respect avec lui, et devant lequel l'esprit de scepticisme et de dénigrement soit forcé au silence, c'est le nom de mère. L'homme le plus disposé à sourire des faiblesses de la femme et à en profiter, s'inclinera bon gré mal gré devant le caractère sacré de la mère, et nous avons vu Nourvady lui-même, cet amoureux opiniâtre et fatal, évoqué par M. Alexandre Dumas, renoncer à ses ténébreux desseins et s'éclipser comme une ombre, aussitôt que l'instinct maternel s'éveillant chez celle qui allait être sa proie, l'a jeté en présence de ce rival qui doit toujours rester vainqueur pour la gloire de la morale et l'honneur de la nature féminine : l'enfant.

Tous ceux qui, avant lui, avaient mis en lutte au théâtre un amour coupable et le sentiment maternel s'étaient étudiés à faire triompher celui-ci; mieux encore, il suffisait jusqu'à présent que la créature la plus déchue apparût dans le domaine de la fiction avec ce titre de mère, qui brille comme une perle au milieu de la fange même du vice, pour qu'on devinât aussitôt que l'avenir lui réservait une planche de salut, qu'elle se réhabiliterait tôt ou tard. Agrippine, malgré ses forfaits, ne peut détacher son cœur du fils ingrat qu'elle a placé sur le trône d'où il la brave : Lucrèce Borgia, ce monstre, a des entrailles pour le fruit de ses désordres, et dans une pièce plus récente, *Coralie*, la fille perdue, s'élève jusqu'au dernier degré du sacrifice, lorsqu'il s'agit du bonheur de ce Daniel qu'elle adore au point de réussir à lui cacher l'ignominie de sa naissance. Dans l'âme, fût-elle criminelle, de leurs héroïnes, les poètes ont toujours laissé intact le plus noble de tous les instincts, à l'aide duquel souvent elles se sauvent et toujours elles expient. M. Daudet avec *Jack* a fait exception et le médiocre succès d'une pièce où il y a tant de talent lui a donné tort. Il devait blesser le sentiment général du public en transportant à la scène, qui lui a prêté soudain une vie, un relief insoutenable, l'odieux personnage d'Ida de Barancy, qu'il était parvenu, à grand effort d'explications, d'analyse minutieuse et de nuances savantes, à faire accepter dans un roman.

Ce roman, tout le monde le connaît, au moins pour l'avoir entendu admirer ou discuter avec pas-

sion : c'est l'histoire d'un pauvre enfant tombé du ciel à travers l'existence frivole d'une demi-mondaine. Sa venue n'est pas une bénédiction comme l'est celle du premier-né dans une famille régulière; on l'aime cependant, car c'est un prétexte à rubans et à dentelles, un ornement de plus dans la calèche de maman, à côté du gros bouquet de fleurs; pauvre petit! il est aussi heureux qu'on peut l'être à l'âge où le bonheur consiste à être gorgé de bonbons et couvert de caresses; s'il pouvait ne jamais grandir! Mais un jour vient, où son regard innocent s'arrête, curieux et investigateur, sur les trop nombreux amis de sa mère; il va devenir gênant; on le met en pension. Où donc? Les maisons respectables se ferment à la brebis galeuse; le froufrou des falbalas de madame de Barancy serait un scandale au parloir; on n'acceptera l'enfant dans l'établissement religieux, où cette folle rêve de le faire élever, qu'à la condition expresse que sa mère s'abstienne de lui rendre visite. Fi donc! Ida tient à coudoyer des femmes honnêtes, des grandes dames, à pouvoir dire :

« J'ai rencontré, dimanche, en allant voir mon fils, la comtesse ***, madame de X., dont les enfants sont camarades de Jack. » — Autrement à quoi bon?

Elle finit par découvrir une maison d'éducation suspecte, mais aux apparences flatteuses pour son orgueil, car des princes étrangers figurent parmi les élèves. Jack entre dans ce bague enfantin où végètent ceux que le professeur Moronval appelle ses *petits pays chauds*, et commence là ses souffrances de déclassé. C'est chez Moronval que sa sotte mère rencontre un faux poète, un génie de carton, un *raté* dont s'éprend son cerveau de linotte et qu'elle rend l'arbitre de sa destinée. Pour elle il est grand, il est la science infuse, il sait tout et peut tout diriger. Elle lui permet d'essayer sur le pauvre Jack ses systèmes oiseux, de le vouer sans raison au labeur trop rude d'un ouvrier, sous prétexte qu'il faut endurcir un garçon de sa sorte contre les luttes de la vie. Dégoûté de vivre seul aux forges d'Indret, honteux de sa situation et surtout de celle de sa mère, qu'il a fini par trop bien comprendre, Jack s'échappe de l'usine et s'embarque comme chauffeur. Toute cette première partie du roman de M. Alphonse Daudet est supérieurement traitée; elle prépare aux atrocités de la fin, et rend excusable la dégradation morale et physique, à laquelle la société continuelle de gens grossiers, et l'horrible nécessité

d'opposer aux tortures de la *chauffe* l'habitude pernicieuse de l'eau-de-vie, va conduire le malheureux Jack; mais il a été impossible, on le conçoit, de la faire tenir dans le drame que donne en ce moment l'Odéon.

Quand la toile se lève, Jack fait déjà son métier de chauffeur; il *navigue au loin*, tandis que son indigne mère se livre aux douceurs d'une idylle dans la plus prétentieuse des maisons de campagne où d'Argenton, qu'elle compare à Goethe, fume des pipes turques sous prétexte de travailler. Nous voyons défilier les bohèmes les plus ridicules à cette table toujours bien servie où le poète raté nourrit sa pâleur sublime et où s'engraisse encore cette oie grasse rendue au naturel par la jolie mademoiselle Montaland qui n'a jamais joué aucun rôle avec plus de talent et de vérité que celui-là. Le docteur Rivals, un honnête homme, vient de temps en temps lui rappeler son petit Jack et alors elle pleure, car elle a les larmes faciles autant que le rire, et ce qu'on appelle dans ce monde-là un bon cœur. Le public essaye d'oublier le roman et de se persuader qu'à la fin, ce bon cœur, si banal qu'il soit, tournera du côté de l'enfant et, en effet, au deuxième acte, on respire en voyant Ida au milieu d'une fête qui célèbre les succès frelatés de d'Argenton, se réveiller comme d'un rêve puéril devant son misérable fils qui arrive en habit d'ouvrier, les mains calleuses, à moitié ivre, épuisé, réclamant sa mère. Elle crie en le recevant dans ses bras, en salissant sa robe de satin aux souillures de sa blouse, en le couvrant de baisers avec frénésie : « — Je l'aime... je l'aime plus que tout.

Et chacun de nous pleure de joie avec elle, se sent soulagé... pour peu de temps hélas !

L'acte suivant est une merveille, un de ces tableaux d'intérieur, genre Dickens, que M. Daudet a merveilleusement transposés dans notre littérature; on y voit Jack confié aux soins du bon docteur Rivals, renaître à la santé par ses soins, et à la vie morale sous l'influence du pur amour que lui inspire Cécile, la petite-fille du médecin de campagne; pourquoi faut-il que dans cette atmosphère saine de la famille avec laquelle il fait connaissance une première fois, son cœur renouvelé ne réussisse pas à se détacher de sa mère qui de nouveau le néglige pour d'Argenton? — Il pourrait être heureux en ce cas, il pourrait se relever tout à fait, car la main de Cécile est promise comme but à ses efforts.

Le voilà maintenant à Paris; il s'est corrigé de ses défauts pour mériter Cécile... il est en bonne voie, il est sauvé; non! car tout à l'heure son mauvais génie viendra frapper à sa porte sous les traits de celle que la Providence prépose d'ordinaire au rôle d'ange gardien. La maîtresse de d'Argenton, insultée, battue, ose demander un asile à son fils, non pas en suppliante, en repentie, mais avec une sorte d'effronterie naïve plus odieuse que tout le reste. Elle s'installe chez lui, gaspille le peu d'argent qu'il possède en fleurs et en friandises, organise des petits soupers fins dans cette mansarde où elle ne sait pas comprendre et admirer le vaillant combat du travail contre le dénûment. Ici, l'on s'indigne tout à fait, et malgré le talent du jeune acteur chargé du rôle de Jack, Chelles, qui s'est distingué même auprès de mademoiselle Montaland et de Lafontaine, cette révoltante situation d'un fils grugé

par sa mère comme il pourrait l'être par la dernière des filles perdues, soulève autant de dégoût que de colère.

Qu'est-ce donc quand sous cet humble toit qui devrait être sacré pour elle, la mère renoue une intrigue avec celui qu'elle aime malgré ses brutalités, à cause de ses brutalités peut-être, car on ne sait à quel degré la bassesse s'arrête chez de pareilles créatures? Jack abandonné une fois de plus après avoir cru sa mère sauvée, rendue à la tendresse et au respect dont il s'obstine à l'entourer malgré tout, se laisse aller au découragement, au désespoir; la douleur morale réveille le mal physique dont on l'avait cru guéri, et il meurt à l'instant même où la folle Ida accourt triomphante lui annoncer cette belle nouvelle: qu'enfin d'Argenton l'épouse! Egoïste jusqu'au bout... oublieuse jusqu'au bout de tout ce qui n'est pas elle-même! Elle a beau tomber à genoux, anéantie devant le cadavre de son enfant, nous sentons que ses regrets ne seront pas durables, que ses remords sont écrits sur le sable, et le cri de la mère Archambault, une servante honnête et dévouée, l'un des personnages les plus sympathiques de la pièce, est bien l'écho de nos impressions intimes :

« Il n'y a donc pas de punition pour de pareilles femmes?

— Son châtiment, répond le docteur Rivals, en montrant d'Argenton, le voilà! »

Eh bien! quelque ridicule, quelque méprisable que soit ce poète raté, les souffrances qu'il pourra infliger à sa complice ne suffiront pas. Il vaut mieux qu'elle après tout.

Il est dans son rôle d'amant... nécessairement exclusif, égoïste... nous lui pardonnons encore! Tous les travers, tous les vices des autres personnages de la pièce nous trouvent indulgents, mais le crime irrémissible c'est cette profanation d'elle-même dont la mère nous rend témoins, c'est ce manque d'entrailles, cette légèreté incurable, c'est cette façon de se mirer à la dérobée dans la glace en s'enfarinant de poudre de riz tandis que son fils est en danger, et l'appelle à son secours, et meurt! .. Le drame de *Jack* ne pouvait réussir, malgré certaines qualités très rares, lesquelles, échappées du roman qui en a beaucoup d'autres encore, se retrouvent dans la pièce à l'état fragmentaire pour ainsi dire, malgré le jeu excellent de tous les acteurs qui composent un ensemble tel que nous n'en avons jamais vu à l'Odéon, malgré le soin exquis apporté à la mise en scène, aux décors, à tous les détails.

Le public se refuse aux émotions de cette sorte... elles dépassent le degré d'horreur permis au théâtre... chacun sort pâle, oppressé, ayant aux yeux des larmes qui ne sont pas de celles que fait verser d'ordinaire une œuvre d'art quelque pathétique qu'elle soit, mais de ces larmes amères qui font mal. — Et on s'entre-dit, comme pour se rassurer, pour se calmer : — Ce n'est pas vrai... non, cela ne peut être vrai.

Pour nous remettre de cette impression violente, nous sommes allé à la Comédie-Française voir l'un des spécimens de ce théâtre de Scribe, trop dédaigné maintenant peut-être, parce qu'on n'y rit que du bout des lèvres et qu'on n'y pleure qu'à demi avec la conscience d'assister à une simple fiction. C'est puéril peut-être, mais inoffensif aussi, très gracieux, très fin et si l'action a des allures un peu artificielles et romanesques, le sentiment du moins est vrai.

(La suite à la page 116.)

N^{os} 1 et 2. Bottes pour fillette.

N^o 1. Botte en chevreau blanc pour première communiant.

N^o 2. Polonaise en chevreau, boutonnée de côté, pour fillette.

N^o 3. Botte lacée sur le cou-de-pied, pour fillette.

N^o 4. Pantoufle en feutre, pour enfant.



N^{os} 1 et 2. Polonaises en chevreau, pour fillette. De la maison Bernier-Laffon.

est drapée au bas du corsage, elle s'agrafe derrière sous une traverse en drap. Manche ronde avec parement en drap blanc.

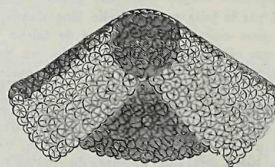
N^o 11. Costume en drap d'été pain brûlé pour petit garçon. — Sur un plissé s'ajuste une veste qui s'enfuit sur un gilet boutonné. Au bord de la veste,

tre, pour enfant.

N^o 5. Soulier en chevreau piqué, avec patte attachée par un nœud au-dessus du cou-de-pied.

N^{os} 6 et 7. Col pour enfant. Roues au feston avec jour intérieur. — Manchette assortie.

N^o 8. Robe en vigogne grenat pour fillette de 10 ans et plus. — Forme princesse, fermée devant par des pattes contrariées; dans le bas



N^{os} 6 et 7. Col et manchette en roues à jour. De madame Genevov.



N^o 10. Costume marin en drap bleu, pour petit garçon de cinq ans et plus.

deux plissés de douze et dix centimètres de hauteur; pour tête au second plissé, une cordelière double en soie, nouée, de côté, en anneaux. Pèlerine mobile avec col rabattu arrondi; au tour, trois rangs de piqués. Manche ronde avec parement coupé en biais par une patte ornée de boutons.

N^o 9. Entre-deux en broderie anglaise pour lingerie et robe d'enfant. — Un cordonnnet ou un feston divise l'étoffe en carrés égaux. Sur un rang de carrés, on brode une fleurette en broderie anglaise; au rang suivant, on enlève l'étoffe que l'on remplace par un jour fait de fils lancés et surjetés avec œillet central au feston.

N^o 10. Costume marin en drap bleu pour petit garçon de 4 ans et plus. — Jupe plissée de plis creux, montée à une blouse ouverte sur une guimpe en drap blanc, coupée transversalement de ganse bleue; col marin en drap blanc tenant à la guimpe, revers à la blouse. Une ceinture en drap



N^o 12. Robe pour fillette de dix ans et plus.



N^o 13. Robe de dessous pour fillette. Modèles de la maison Genevov.

pattes rapportées bordées à cheval, et décorées d'un gros bouton doré. De chaque côté de la veste, fausses boutonnieres et boutons. Manche ronde à parement.



N^o 8. Robe en vigogne grenat, pour fillette de dix ans.

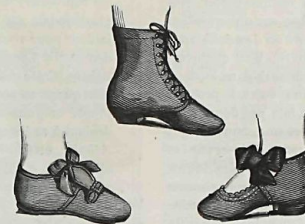


N^o 14. Tablier pour enfant.

pointe. Manche ronde à parement. N^o 13. Robe de dessous pour fillette. — Se fait également en nanzouck, en flanelle, en brillant, en piqué. Se monte au

N^o 12. Robe pour fillette de 10 ans et plus. —

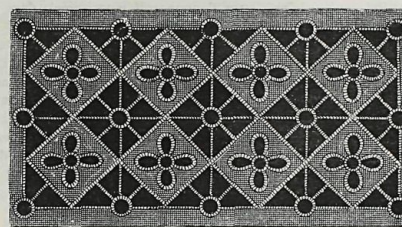
Forme vague, formant par derrière, le cintre à son bord inférieur où se monte un plissé qui fait jupe. Devant, le plissé ne dépasse la robe que de trois centimètres. Un ornement ayant la forme d'un capuchon descend jusqu'au bord cintré; une codelière à glands court au milieu et est nouée à la



N^{os} 3, 4 et 5. Botte et souliers pour enfant. De la maison Bernier-Laffon, 160, rue Montmartre.

corsage par des fronces pour les étoffes fines, par des plis pour les autres. Une broderie anglaise, ou une dentelle torchon est cousue au bas et surmontée de plis ou de plusieurs rangs de points anglais; au décolleté et à l'entournure, même garniture.

N^o 14. Tablier en nanzouck pour enfant. — Le devant se compose de deux parties: le corsage, plissé au milieu de plis crevés,



N^o 9. Entre-deux, broderie anglaise, pour lingerie et robe d'enfant.



N^o 11. Costume en drap d'été pain brûlé, pour petit garçon.

et le bas froncé à une ceinture ornée d'un double point anglais, que l'on noue derrière; les lés de derrière sont droits, réunis au-devant à la couture du dessous du bras. Un haut ourlet surmonté de plis; deux poches ornées de broderie anglaise. La pièce arrondie du décolleté se compose de deux plissés séparés par un entre-deux de broderie anglaise et d'une bande remontrante. Bande à l'entournure.

N^o 15. Costume en fantaisie unie et rayée pour fillette de 8 ans et plus. — Toutes les parties du costume tiennent ensemble. Le devant forme un plastron bouffant, froncé à l'encolure, puis sous la taille, et à son extrémité inférieure où on le fixe à un plissé de douze centimètres qui forme la jupe. La robe montée au plastron est cintrée au dos; elle est entourée d'une bande d'étoffe rayée, taillée en biais; parement assorti à la manche ronde. Flots de ruban.



N^o 15. Costume en fantaisie unie et rayée, pour fillette de huit ans et plus.

Ainsi dans la pièce dont nous voulons parler, *Bataille de Dames*, tout le sujet repose sur une question de déguisement (Marivaux du reste n'en demandait pas plus pour construire un chef-d'œuvre). Mais quelle variété de nuances délicates et charmantes dans le double amour qui s'agit autour du faux valet, le proscrit Henri de Flavigneulle, adoré à la fois par deux femmes d'âge différent, une ingénue et une coquette, qui tour à tour le ravissent, l'enchaînent, celle-ci par les ressources délicieuses de son esprit employées toutes à le protéger, à le sauver; celle-là par son charme divin d'innocence qui un instant contribue à le perdre sans qu'il puisse en être autrement qu'enivré, car cette imprudence d'une fillette de seize ans est en même temps un aveu d'amour! — Quand on ne cherche au spectacle qu'un délassement, une récréation spirituelle et agréable, un plaisir pour les oreilles et pour les yeux il faut aller entendre mesdames Broizat et Reichemberg jouer *Bataille de Dames*.

Le même soir *Britannicus* figure sur l'affiche et les gens les plus armés contre la tragédie se laisseront séduire, s'ils n'y apportent pas de parti pris, par l'harmonie, par la grandeur de ces vers de Racine qui sont dans toutes les mémoires et qui résonnent si noblement sur les lèvres d'interprètes bien remarquables, sinon de premier ordre.

Quelle voix musicale et admirablement timbrée que celle de Mounet-Sully! Trop beau! voilà ce qu'on peut

lui reprocher, trop occupé de ses attitudes, du côté plastique de son rôle, mais si vous désirez un peu de laideur pour vous reposer, arrêtez vos regards sur mademoiselle Lerou qui forme avec lui une vivante antithèse. Cette débutante d'un grand talent est disgraciée, quant au physique, de telle sorte qu'elle ne pourra jouer, croyons-nous, aucun des rôles qui conviendraient à sa jeunesse; elle ne peut être qu'*Agrippine*, *Athalie*, ou *Chytemnestre*, et cependant quelle *Roxane* elle ferait, quelle *Chimène*, quelle *Hermione*, s'il ne s'agissait que de posséder les dons de l'intelligence et de la passion.

Ses gestes sont beaux, en outre; elle est grande, et parfois au repos, le front baissé, dans certaines attitudes, elle rappelle Rachel, mais ces traits heurtés, cassés, incompatibles hélas! avec la majesté de la draperie antique, comment y remédier?... Pourquoi faut-il que la précieuse flamme soit emprisonnée dans un vaso aussi imparfait? Nous n'osons prévoir quel sera l'avenir de mademoiselle Lerou, mais il nous intéresse fort. Peut-être le talent et la volonté auront ils raison de ce masque ingrat qu'ils feront accepter au public en le parant d'une auréole supérieure à la beauté. Nous le souhaitons sincèrement, et nous rappelons à la jeune Agrippine, pour l'encourager si elle en avait besoin, que mademoiselle Duchesnois, elle aussi, était laide.

T. B.

LETTRES D'UNE JEUNE FEMME

(SUITE)

LVIII

Henriette à mademoiselle Royan.

Bréhault, Mai 18...

Me voici rentrée au gîte, mais comme la biche frappée par le chasseur, je rapporte une blessure cruelle. Comment Alban a-t-il pu résister si froidement, si durement? Comment, lui, fils d'une si sainte mère, incline-t-il si violemment au mal, et peut-il mépriser, d'un cœur si glacé, les prières, les supplications, les larmes de sa femme, de la mère de son enfant? Il était bon autrefois... c'est donc cette malheureuse qui l'a rendu cruel? Hélas! ce n'est pas elle, c'est la passion.

Je ne veux plus m'appesantir sur ce triste, ce lamentable sujet. Vous savez tout, ma tante, vous prierez pour nous. Ah! plus que jamais, nous avons besoin de prières, et, si je le pouvais, je voudrais me fondre comme la cire, m'exhaler comme l'encens, devant Dieu, pour implorer la grâce de cette âme bien-aimée.

Il faut agir pour la terre aussi; j'ai résolu de supprimer mes chevaux, la voiture, trois domestiques et de vivre avec le plus d'économie possible. Il se ruinera, c'est inévitable: je n'ajouterai pas à sa gêne par des dépenses bien inutiles pour moi, et je tâcherai de conserver à ma Ludovise une part de son héritage. Qu'ai-je besoin de ce luxe! il me plaisait lorsque j'en jouissais avec lui, maintenant... rien ne m'est plus, plus ne m'est rien, c'est la devise des veuves.

Vous m'avez promis votre visite, ma tante chérie, je vous attends, j'ai bien besoin de vous!

Votre enfant, votre HENRIETTE.

LIX

Henriette à sa tante.

Août 18...

Que ces trois mois passés avec vous m'ont été salutaires! La solitude me fait peur, quoique Ludovise grandisse et devienne bien aimable, et quoique je tâche de vivre avec Dieu, mais ce qu'il y a, dans ma position, de mal défini, ne permet pas aux blessures de se cicatriser. Il vit, il est là, à deux ou trois cents lieues de moi, une ou deux journées de voyage nous rapprocheraient, sa volonté seule nous sépare: c'est lui qui me veut seule, affligée, humiliée: cette pensée est amère. Et d'autres peines encore!

Ce matin, le notaire de la famille, M. Darleux, est venu me voir; c'est un fort digne homme qui nous aime. Je lui ai trouvé l'air triste, et je le lui ai dit:

« Il est vrai, madame vous savez l'intérêt que je porte à mes clients, et le respectueux attachement que j'éprouve pour votre famille... »

— Vous avez quelques mauvaises nouvelles pour nous, Monsieur?

— Eh oui! madame; j'ai reçu hier, de M. de Bréhault, l'ordre de lever une très forte hypothèque sur le château. Il est à Hombourg... mais vous le savez sans doute?

— Je le savais en Allemagne.

— Ma chère madame, vous devriez tâcher de le rappler auprès de vous.

— Hélas! Monsieur, ne l'ai-je pas tenté!

— Sa fortune est en danger là-bas, on joue... et il a

toujours eu un faible pour la dame de carreau... il faudrait veiller à cela.

— Je voudrais le pouvoir, mais tous mes efforts sont restés inutiles.

— Oui, il y a malheureusement, très malheureusement, une autre influence. *Où est la femme?* peut se dire dans tous les procès criminels, civils ou domestiques. Je déplore ce qui se passe; après ces beaux arbres, l'hypothèque sur les biens... et j'aurai besoin de votre signature...

— Je la donnerai, monsieur, mais avec douleur, puisqu'il s'agit de la fortune de mon enfant.

Il posa les pièces devant moi : je signalai.

« J'enverrai les fonds aujourd'hui même, dit-il, le feu y est, paraît-il, mais j'écirai de bonne encre à M. Alban. J'étais le conseil, j'ose dire, l'ami de son père et de sa mère, j'ai bien quelque droit de lui parler franchement.

— Puissiez-vous réussir! »

Il devisa longtemps encore, avec la simplicité un peu naïve de son caractère : il me détaillait tous les motifs que j'ai de me plaindre ; il appuyait sur des pensées que je fus ; il me représentait les faiblesses des hommes pour certaines femmes, leurs prodigalités et leur folies, et y opposait l'abandon et le malheur de l'épouse ; il me racontait des aventures arrivées de son temps, des procès en séparation, dont il avait réglé les intérêts, des histoires plus récentes, dont je connaissais les héros. Hélas ! l'infortune d'autrui ne guérit pas la mienne, et la certitude que ces désordres sont fréquents et nombreux, donne plus d'audace à ceux qui les commettent. Les âmes faibles sont si fortes lorsqu'elles peuvent se retrancher derrière le mauvais exemple d'autrui ! Le bon notaire partit enfin, me laissant dans une tristesse âpre et sèche : aux peines qu'Alban me cause se joignait un mécontentement que vous vous expliquerez : il attendait la fortune et à l'avenir de Ludovise. Mais lui-même, son avenir, quel sera-t-il ? Restera-t-il fidèle à cette infidélité ? Un sentiment plus noble ne s'éveillera-t-il pas en lui, et le souvenir de sa femme, de son enfant, ne l'emportera-t-il pas sur le charme du vice et la séduction du désordre ? ou bien ruiné, malade, dégoûté de tout, viendra-t-il demander un abri à la maison de ses pères ? Ah ! quoi qu'il advienne, je suis prête — à lui pardonner les plus grands torts — à lui ouvrir les bras, à quelque heure de ma vie qu'il revienne.

Adieu, ma chère et bonne tante, écrivez-moi, j'ai besoin de vos lettres, à défaut de votre présence.

HENRIETTE.

LX

Roberte à son mari

Hombourg. Août 18...

Tu es bien aimable, mon cher Armand, de vouloir que je t'écrive souvent, tes lettres me font bien plaisir aussi, et les nouvelles que tu me donnes de nos deux fanfars me vont au cœur. J'embrasse Fritz et je baise les menottes de mon petit garçon.

Mère, qui était vraiment souffrante, se trouve bien des eaux et mieux encore de la distraction puissante et de l'amusant, spectacle de ces eaux où toute l'Europe se donne rendez-vous. Père ne regrette pas son Paris, il se promène, il s'amuse, il est un des hôtes les plus assidus du Kursaal, la bonne musique allemande le charme, et la délicieuse cuisine française ne le trouve pas indifférent. Nous serions fort contents, si ta grandeur ne t'attachait au rivage.

Devine donc qui nous avons rencontré ici ? Bréhault lui-même, le superbe Bréhault, notre cher cousin, escortant sa divinité éblouissante, tapageuse, rieuse, joueuse, et je crois, impérieuse. Il a l'air dompté. Il porte le bouquet, l'éventail, le châle de la créature : il est aux petits soins, il est surtout à ses ordres, il obéit à l'œil et au doigt. Pauvre Henriette, qui le révèrait ! on dit qu'ils jouent tous deux comme des furieux... pauvre Henriette ! pauvre petite fille ! Pendant ce temps, elles vivent d'économie dans leur vieux château, et Henriette se reprocherait une dépense de cent francs. Je sais qu'elle a supprimé chevaux, voiture, et qu'elle se contente, pour le service, de deux femmes et d'un vieux jardinier. Il faut croire

au ciel, mon cher Armand, puisque toutes ces vertus-là demeurent ici-bas sans récompense.

M. de Bréhault nous a vus, et il s'est dérobé le plus vite qu'il a pu. Sa belle Impéria est restée debout devant une table de baccarat, poussant un billet de 500 francs — qu'elle perdit et très vite. On parle beaucoup d'eux dans la colonie française : un luxe impertinent, de folles dépenses, attirent les yeux et n'excitent pas la bienveillance ; on pense que la fortune d'Alban court de grands risques, et on plaint, en la méprisant, cette étrange faiblesse qui le soumet à tous les caprices d'une petite bohémienne sans cœur, sans talent, et qui n'a que sa figure, plus originale que belle, et ses yeux, brillants et méchants. C'est une chose effrayante que la passion à ce degré ; où le conduira-t-elle ? abaissement, folie, suicide... tout peut devenir possible. Je remplirais les quatre pages si je devais énumérer tout ce qu'on raconte des hauts faits d'Alban pour l'indigne rivale de ma cousine : les bijoux et les fleurs, les primeurs et les dentelles, les voyages et le jeu... et la plus basse soumission aux plus extravagantes volontés. Nous avons lu ensemble une nouvelle du cruel Mérimée, *Carmen* : eh bien ! c'est cela !

Je te quitte : je mange de baisers mes deux fils : élevons-les bien ! hélas ! il avait été fort bien élevé, lui, cet Alban ! Voilà une pensée désolante. C'est peut-être parce qu'il n'a pas d'état, de profession, qu'il s'est abandonné de la sorte. Mes garçons seront serrurier, maçon, plutôt que de passer leur vie à ne rien faire : non, un magistrat, un officier. Frédéric a un minois grave qui promet, et Robert sera le plus charmant lieutenant... Ah ! mes chéris, si vous pouviez rester petits. Adieu, cher ami, cher mari, je t'embrasse du fond du cœur. A bientôt.

Ta femme, ROBERTE.

LXI

Journal d'Henriette.

Novembre 18...

J'écris rarement dans ce Journal ; que dirais-je ? Ma vie est murée, ma vie est enfermée dans une seule douleur ; si mon mari lit un jour ces pages, confidentes de mes chagrins, il devinera pourquoi, depuis longtemps, je n'écris plus. Rien n'est changé : il est absent, il ne m'écrit pas, j'ignore même où il est. Dans quelque ville du Midi, peut-être à Cannes ou à Menton, ou dans sa villa d'Algérie, je ne sais, j'ignore tout de ce qui concerne celui dont ma pensée ne peut se séparer.

Je vois peu de monde ; mes bons voisins ne trouvent pas de distractions dans notre triste château et ils me délaissent : je ne leur en veux pas, je suis de si mauvaise compagnie ! seule, Marguerite est fidèle ; son âme ne connaît pas l'inconstance ; elle m'est un grand appui et son esprit ingénieux m'aide à instruire et à amuser Ludovise. Les lettres de ma pauvre tante me sont aussi un puissant réconfort — et puis Dieu, dont la main paternelle me frappe et me soutient...

Décembre 18...

Aucune nouvelle d'Alban : j'ai écrit à Roberte et à un ami de mon mari, à M. de Cléder, pour qu'on me dise au moins où il est : Roberte ne sait rien, elle le suppose en Algérie : M. de Cléder m'écrit une lettre très-polie, pleine de respects et de témoignages de sympathie, mais il m'assure qu'il ignore où se trouve Alban. La dernière lettre qu'il en ait reçue était en date de Monaco — palais du jeu — ajoute-t-il.

Triste fin d'année.

Mars 18...

J'ai eu des nouvelles, mais quelles ! le notaire est revenu me voir, il m'a montré une lettre d'Alban, en date de Paris, lettre courte, qui lui intime l'ordre de mettre en vente la ferme des Doves, le plus ancien morceau du domaine. Ma mère m'a dit que cette ferme, sise sur une hauteur et tout entourée d'eau, était l'ancien château des Bréhault ; les murailles en paraissent antiques et un tronçon de tourelle s'élève à l'un des angles. Ainsi, dans l'espace de huit mois, il a cruellement entamé sa fortune, et rien ne l'a arrêté, ni l'enfant, ni la femme, ni enfin, le devoir. Tout est immolé. A qui ? grand Dieu !

J'ai longtemps causé avec M. Darleux, et nous sommes convenus qu'il achèterait la Douve, sous un prête-nom, avec mes fonds, ou pour mieux dire avec les fonds de ma tante Marie. Elle avait prévu ce qui arrive. Je pourrai sauver cette vieille demeure, qui appartient aux Bréhault depuis des siècles, mais les futurs désordres, qui les réparera ? Combien de temps aurons-nous encore un toit au-dessus de nos têtes ?

Alban donnait son adresse dans la lettre à M. Darleux : je lui ai écrit une lettre de tendresse et de supplication : je lui ai envoyé le portrait de Ludovise. Je n'ai pas osé, cette fois, aller à Paris : l'intervalle qui nous sépare est creusé, je le sens. Je voudrais le toucher, je ne veux pas le fâcher...

Avril 18...

Dix jours écoulés depuis ma lettre, pas de réponse. Il écrit au notaire que les fonds, produits par la vente, doivent être déposés chez un banquier de Paris, M. Massion, et il part, dit-il, pour un long voyage.

Mai 18...

J'ai écrit à ce banquier, il me répond qu'il ignore le but du voyage de M. de Bréhault, qu'il n'aura pas de fonds à lui faire passer, que l'argent d'une vente d'immeubles est destiné à couvrir le passif de M. de Bréhault dans leur maison.

Ainsi, il part, il s'expatrie peut-être, sans ressources, sans avenir ! Alban, Alban, pourquoi ne pas revenir auprès de nous ! Doutes-tu de moi ? J'ai l'orgueil de croire que, mieux connue, je serais mieux aimée.

Juillet 18...

Je diminue de plus en plus nos dépenses... qui sait les nouveaux malheurs dont nous serons frappées ? qu'est-ce qui est solide et durable dans cette pauvre vie ! l'amour, la fortune... j'ai cru les posséder : ces perles se sont changées en larmes...

Septembre 18...

Ludovise a été fort malade, et je ne saurais dire les angoisses par lesquelles j'ai passé. Quoi ! ce bien précieux pourrait m'être enlevé ? Il pourrait revenir et ne pas la retrouver... ce lien entre lui et moi serait brisé ! pauvre petite, elle souffrait avec une patience innocente et étonnée ; elle ne comprenait pas pourquoi sa tête était pesante, pourquoi la fièvre brûlait ses veines, ni pourquoi je pleurais... Marguerite ne m'a pas quittée ; que ne lui dois-je pas ?

Septembre 18...

Elle est tout à fait guérie, je l'ai menée à l'église, et j'ai remercié Dieu qui me l'a rendue. Je puis donc encore rendre des actions de grâces, et, dans ma vie désolée, il y a encore des bienfaits et des joies ! Mon Dieu ! vous me l'avez rendue, et lui, ne me le rendrez-vous pas !

Décembre 18...

Je verrai moins Marguerite d'ici à quelques semaines : elle attend son frère Hector, qui revient des extrémités du monde, et ma situation, restant la même, je ne le recevrai qu'à son arrivée et à son départ. Elle est heureuse, c'est une éclaircie dans ses tristesses que la visite de ce frère chéri et fidèle, qui l'aime et qui la comprend.

Décembre 18...

Je vais noter ce qui m'est arrivé ; il est possible que je n'écrive plus dans ce cahier ; mon mari saura au moins quelles circonstances m'ont déterminée à la démarche que je vais entreprendre.

M. de Rive est venu me faire sa visite d'arrivée, Marguerite l'accompagnait ; elle me serra la main avec plus d'amitié encore que de coutume, et lui, les premiers compliments échangés, me regardait avec une attention et une expression d'intérêt qui finirent par m'embarrasser.

« Vous revenez de bien loin, Monsieur ? lui dis-je.

— En ce moment, je reviens tout simplement d'Amérique ; ce voyage, qui effrayait nos pères, n'est plus qu'un jeu.

— Mais il a fait le tour du monde, ajouta Marguerite.

— Nous avons fait une longue escale à New-York, ajouta M. de Rives en me regardant toujours.

— Chérie, dit enfin Marguerite, mon frère a quelque chose à vous dire. Voulez-vous l'entendre ?

— Certainement, dis-je.

Il me regarda encore, et je crus voir dans ses yeux une expression compatissante qui me troublait.

— Chère madame, dit-il enfin, j'ai vu à New-York M. de Bréhault... j'ai beaucoup entendu parler de lui, et à la fin, je lui ai parlé moi-même...

Mon cœur battait ?

— Continuez, dis-je, ne me cachez rien.

— M. de Bréhault m'a paru vieilli, attristé... on le dit, pardon ! extrêmement gêné dans ses affaires, il est lié à une personne, pardon encore ! dure et vénale, qui abuse effrontément du pouvoir qu'elle a sur lui. Elle l'a entraîné en Amérique ; elle est rentrée au théâtre malgré lui, dit-on, car il a la faiblesse d'en être jaloux, et il a subi toutes les détresses d'une situation inqualifiable : le luxe et la misère habitent chez lui ; il a lié sa vie à un être indigne, qui ne lui rend ni amour, ni fidélité pour prix de ses sacrifices ; il est esclave, raillé, bafoué, moqué... et pourtant, madame, on le plaint, on le plaint de n'avoir pas assez d'énergie pour reconquérir le bonheur et l'honneur ; on le plaint d'avoir une femme telle que vous, et de la méconnaître !

Je pleurais, mon âme vibrait au-dedans de moi, je tâchai de me surmonter :

— Vous avez parlé à mon mari, monsieur ?

— Oui madame, je l'ai rencontré dans un de ces bars où les New-Yorkais vont luncher au milieu de leurs journées agitées ; j'allai à lui et je lui tendis la main ; il parut ému et il me dit :

— Vous revenez de France ?

— Non, j'y retourne. Chargez-moi de vos commissions !

— Je n'ai rien à dire, me répondit-il ; personne ne peut plus s'intéresser à moi, je ne m'y intéresse pas non plus.

— Pourtant, si j'avais l'honneur de voir quelqu'un qui vous touche de près ?

— Ma femme ? je n'ai rien à lui dire, qu'elle m'oublie ! c'est ce qu'elle a de mieux à faire.

Je n'insistai pas ; il me serra la main et quitta le bar ; je ne le suivis point, je ne voulais point l'importuner ; mais je me promis, madame, de vous dire la situation où j'ai vu M. de Bréhault.

— Que veux-tu qu'elle y fasse, pauvre chère ! s'écria Marguerite.

— Je pense que madame de Bréhault y trouvera un remède, répondit sérieusement M. de Rives.

J'avais réfléchi, j'avais écouté la voix secrète qui ne nous trompe pas :

— J'irai à New-York, dis-je.

— Je le pensais, madame.

— Mais, ma chérie ! songe donc à ce que tu vas entreprendre ! quel voyage ! et comment seras-tu reçue !

— Il le faut, lui dis-je, je sens dans mon âme qu'il le faut. Tu m'approuveras, Marguerite, oui, toi-même !

— Oui, ma sœur, répondit M. de Rives, laissez madame de Bréhault à sa généreuse inspiration : elle regretterait un jour de ne l'avoir pas suivie.

Marguerite se tut ; après un instant de silence, elle me tendit la main, disant :

— Confie-moi Ludovise.

M. de Rives tira une feuille de papier de son portefeuille, et il me dit :

— A tout hasard, j'avais pris l'adresse de Bréhault.

Je lus : *Broadway, Continental-Hôtel.*

— Gardez-la, Madame, et que Dieu vous accorde un heureux voyage et un entier succès ! Vous savez que le steamer part du Havre tous les dix du mois ?

— J'ai donc sept jours pour me préparer.

— C'est plus qu'il n'en faut ; le voyage est si court !

Ils me quittèrent bientôt ; je restai seule, j'avais grand besoin de recueillement et de silence. Je suis arrivée à un moment décisif ; l'essai tenté, il y a plus de deux ans, je vais le renouveler, avec l'aide de Dieu, et avec quelques chances de succès. Il n'est pas heureux, c'est pour cela que j'ose espérer — espérer qu'il pourra comprendre de quel amour je l'aime et de quelle paix je voudrais l'entourer. Dans quel abîme il est, grand Dieu ! j'invoque, pour l'en sortir, son bon ange et sa mère.

Nous partons : tout est réglé, fini. Je pars avec la bénédiction de ma seconde mère, je laisse mon enfant à Marguefite, et je vais tâcher de lui reconquérir un père. Dieu permet que je ne sois pas triste, ni accablée, il me soutient, et me donne une énergie qui ne m'est pas ordinaire, car je sais mieux supporter qu'agir. Je m'abrite sous ses ailes et je pars, sans frayeur, avec espoir.

Nous cinglons ; je n'ai pas peur, je me porte bien, et le jouis, toute la journée, de l'incomparable spectacle de la mer ; je l'aime, je ne la crains pas ; je vois resplendir en elle la puissance et la beauté de son créateur, et je prie mieux que je n'ai jamais prié en contemplant cette immense étendue, sur laquelle notre grand vaisseau n'apparaît que comme un point, que comme cet oiseau qui traverse le ciel et se perd dans le vaste azur. *Ceux qui naviguent sur la mer sont témoins des œuvres du Seigneur et des choses étonnantes qu'il fait dans les abîmes.* C'est ce grand Dieu qui veille sur mon enfant, qui me dirige vers le port, qui, je l'espère, fléchira le cœur d'Alban, et fera disparaître les vains prestiges de la femme étrangère.

Nous approchons... encore deux jours... je me sens joyeuse ! Est-ce un sentiment raisonnable, ou bien est-ce un pressentiment heureux, comme ces parfums qui annonçaient à Colomb la terre qu'il cherchait ; cette joie qui m'est depuis longtemps inconnue, est-ce l'aube d'une nouvelle vie ? Quoi ! cette mer imposante nous reverra tous deux, comme autrefois, et cinglant vers l'Europe ! Nous serons sur le pont du navire, ensemble, nous verrons se coucher le soleil, et là-bas, vers l'orient, vers la France, se lever les étoiles... est-ce possible !

LXII

Suite du Journal.

Je suis à New-York, et toujours seule. Nous avons débarqué le soir à une heure avancée, et il était près de minuit lorsque je me trouvai installée dans un modeste hôtel. J'ai tâché de prendre un peu de repos, léger, interrompu, et je me levai, fatiguée, mais cette pensée : aujourd'hui, je verrai Alban ! me ranima. Une chapelle catholique n'était pas loin de l'hôtel, j'eus le bonheur d'entendre la messe, et, à onze heures, je pris une voiture et je me fis conduire à Continental-Hôtel. C'était la seconde fois que je tentais une démarche réconciliatrice, et plus que la première, je me sentais animée, exaltée par une invincible espérance.

Mais l'espérance et mon cœur reçurent un coup funeste, lorsque, à ma demande, une dame assise au bureau de l'hôtel, répondit brièvement :

« M. de Bréhault et miss Lilia sont partis depuis un mois pour la Nouvelle-Orléans. »

Je pâlis sans doute, car cette personne me regarda et dit avec une certaine sympathie :

« Oh ! vous souffrez ! Will ! un verre de Xérès à Madame. »

Je trempai mes lèvres dans le vin, je repris un peu de force, et je remerciai la dame :

« Vous désiriez voir M. de Bréhault ? vous êtes française, si je ne me trompe, quoique vous parliez bien anglais. Il vous faudra aller dans le Sud, à la

Nouvelle-Orléans. Cette personne... miss Lilia, a un engagement pour le théâtre... on ne l'aimait pas beaucoup ici, mais là, elle fera peut-être de l'*humbug*. »

J'essayai de parler :

« Je suis très proche parente de M. de Bréhault, dis-je, je voudrais le voir. Se portait-il bien ?

— Pas trop bien ! il a une existence malheureuse... c'est un gentilhomme, lui, mais elle, cette personne ! »

Je vis que cette personne avait froissé les sentiments délicats de la dame, et je lui sus gré de ne pas l'aimer... elle me regardait avec compassion, et si abandonnée, si isolée dans cette ville bruyante, je me sentais attendrie par cette sympathie timide :

« Courage ! Madame, me dit-elle enfin, vous trouverez M. de Bréhault à la Nouvelle-Orléans, puisqu'elle est engagée à jouer tous les soirs... encore un peu de Xérès... vous êtes pâle comme la mort... »

Je bus quelques gouttes, je payai et je quittai cet hôtel où j'étais entrée avec une ardeur, un enthousiasme, qui, après la douche que j'avais reçue, dont je subissais le coup, me faisaient pitié. Je remontai en voiture, mes larmes coulaient, et sans rien voir de cette ville étrange et nouvelle, je revins chez moi. J'étais anéantie ; pourtant, la ferme résolution d'aller dans le Sud, le plus tôt possible, dominait mon chagrin.

En rentrant, je demandai un indicateur des chemins de fer et un petit repas. On m'apporta le livret, mais on me dit qu'on ne servait jamais de repas particulier, que je pouvais prendre ma part des quatre dîners servis tous les jours aux voyageurs... Je m'assis donc à une place écartée de cette table somptueuse, entourée de femmes en grande toilette ; je mangeai quelques bouchées, et je me retirai... Ce monde, ce bruit, ces rires m'étaient cruellement insupportables...

Demain, je pars pour la Nouvelle-Orléans.

LXIII

Henriette à sa tante.

MA BIEN-AIMÉE TANTE,

Je vous écris de la Nouvelle-Orléans, si loin, si loin de vous et de la France ! Vous avez su, par ma lettre de New-York, les motifs qui m'ont amenée ici. Pouvais-je faire autrement ? et ne m'auriez-vous pas encouragée à partir ? pourtant, je le confesse, ces voyages solitaires m'effrayent un peu : grâce à vous, grâce à ma mère, grâce à Alban, j'ai toujours vécu si entourée et si protégée ! J'ai éprouvé ce que l'on dit du respect des Américains pour les femmes, et mon voyage s'est accompli sur la terre, la mer et le fleuve, avec de grandes fatigues, mais avec une tranquillité extrême. Je me porte bien, je mets cette assurance en tête de ma lettre, afin de calmer les inquiétudes de votre amitié.

Je commence mon récit. J'ai eu de grandes difficultés pour trouver l'adresse d'Alban, et ce n'est qu'au bureau du contrôle du théâtre qu'on a pu enfin me la donner. L'homme à qui je me suis adressée, ne parlait ni français ni anglais ; il balbutiait un peu d'espagnol, et il eut peine à comprendre ce que je lui demandais : enfin, il me montra dans un registre le nom et l'adresse de mademoiselle Lilia... je copiai, et le cœur gros, je retournai à mon hôtel. J'écrivis à Alban... ma lettre

(La fin à la feuille supplémentaire, page 120 bis.)

Les Patrons suivants seront donnés en Avril :

Le 2 Avril : Mantelet Roland. — Paletot-visite Priam. — Robe-paletot pour petit garçon. — Pardessus Catherine. — Robe pour petite fille. — Jaquette et pantalon pour petit garçon.

Le 9 Avril : Patron découpé : Polonaise.

Le 16 Avril : Robe. — Capote Louis XIV. — Visite Récamier. — Costume d'enfant.

Le 23 Avril : Patrons découpés : Veston pour petit garçon de 8 ans et plus ; tablier pour petite fille de 6 à 8 ans. — Col rabattu et manche.

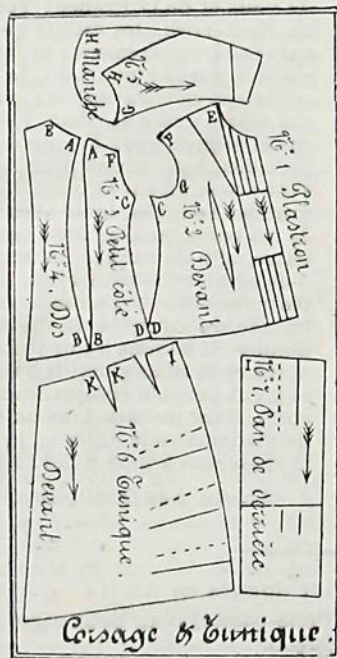
Le 30 Avril. Supplément de travaux : tapis de table ou tabouret, tapisserie découpée appliquée sur peluche. — Sac à linge de nuit. — Enveloppe pour serviette de table. — Couvre-assiette de dessert. — Alphabet pour mouchoirs. — Chiffre pour nappe et serviettes.

A ce Numéro sont joints la gravure coloriée 4304, et deux patrons découpés : Corsage et Tunique pour fillette de 12 ans et plus. — Robe pour petite fille de 8 ans (croquis page 120).



Costume pour fillette de 12 ans et plus. (Patrons découpés du corsage et de la tunique)

Explication du corsage et de la tunique. (Patrons découpés.) — 1, Plastron plissé (moitié). — 2, Devant monté au plastron avec la pièce lacée. — 3, Petit côté du dos. — 4, Dos (moitié). — 5, Manche dessus et dessous avec le parement; le plastron, la pièce lacée, le dessous de la manche et le poignet sont donnés indépendants au patron découpé, ce qui porte à 8 le nombre des patrons; le détail n'en numérote que cinq. Il faut cinq mètres d'étoffe en soixante centimètres de largeur, tunique comprise. Tailler le plastron sur une bande d'étoffe, que vous aurez préalablement plissée, en appliquant dessus le patron n° 1, le joindre au devant en réunissant les trois crans de raccord étagés; le 4^e cran du plastron indique la place où s'arrête la pièce lacée, dont le bord supérieur correspond au second cran; à ce même cran, vient se fixer la pointe du revers et le cran au-dessus correspond au premier de la couture qui réunit le plastron au devant; le plastron se ferme sous le pli du milieu, par des boutons. Au bord de chaque côté de la pièce, faire des œillets pour la lacer. Le revers de la manche est échanuré à la couture intérieure. Faire boire entre les crans le côté le plus large. Les flèches indiquent



Détail tracé des patrons découpés.

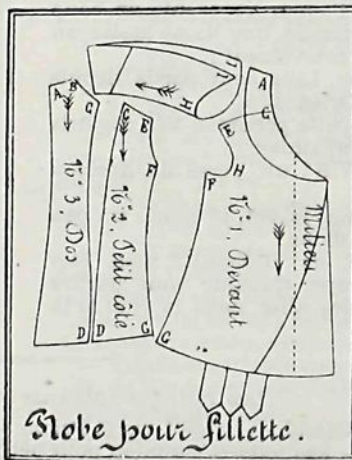


Robe pour petite fille de 8 ans et plus. (Patron découpé.)

le droit fil de l'étoffe. — 6, Tunique. — 7, Pan. — Réunir les deux devants de la tunique, dans le haut, et faire, en dessous de cette couture, des œillets pour lacer le bas qui s'ouvre sur une jupe plissée. Relever les côtés par des plis échelonnés marqués à la roulette et réunir au pan, qu'on resserrera à la hauteur du pli formé de chaque côté lequel produira un poul. Si on le veut plus accentué, faire deux plis.

Explication du patron découpé de la robe pour petite fille. — 1, Devant droit posé sur le devant gauche sur lequel il s'enfuit. Les deux côtés sont donnés au patron découpé, le col posé à l'encolure et trois pat-

tes du bord intérieur, sont donnés indépendants. — 2, Petit côté du dos. — 3, Dos. — 4, Manche dessus et dessous avec le parement. — Le patron découpé se compose de huit morceaux. Réunir le dos au petit côté; puis, à la couture du dessous du bras joindre le patron correspondant du devant — le patron arrondi n° 1 au côté droit. — Monter le col-châle en suivant les crans de raccord, le cran devant correspond à ceux de l'encolure faits à chaque devant; crans des quels part une ligne verticale tracée à la



Robe pour fillette.

roulette et qui marque le milieu. Faire les pinces; au bord inférieure de la jupe, monter des dents rouleautées. On pourrait denteler une bande si l'on trouvait trop long de faire cette garniture de pattes. Poser en dessous, pour compléter la robe, un plissé à plis creux, qu'on taillera sur vingt centimètres de hauteur et sur cinq mètres soixante de longueur. La robe emploie deux mètres soixante centimètres d'étoffe en soixante centimètres de largeur.

C. L.